

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/2 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.2.51682

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

urbaine mais l'histoire nationale sinon celle du christianisme restitué? Enfin S. Rau indique des utilisations moins identitaires de la mémoire, par exemple la citation de chroniques à l'appui de conflits sur les biens ecclésiastiques devant les tribunaux. Elle conclut aussi par l'analyse d'un exemple (la chronique de Tratziger sur Hambourg) tendant à démontrer que se met déjà en place de façon sous-jacente dans le dispositif narratif une méthodologie de l'histoire qui prépare sa modernisation.

L'ouvrage se distingue par l'abondance de sa documentation qui transparaît à travers les notes, les citations, la liste des sources, la bibliographie et les index. On peut parfois être un peu dubitatif devant l'écart existant entre la haute ambition théorique, le déploiement de matériaux et la difficulté de la démonstration pratique. Ce livre montre en tout cas s'il en était besoin l'importance de ce thème de la mémoire historique pour l'étude de l'identité confessionnelle et du fonctionnement des sociétés urbaines et constitue par là même une invitation à poursuivre les recherches sur d'autres villes.

Jean-Luc LE CAM, Quimper

Annette HELMCHEN, *Die Entstehung der Nationen im Europa der Frühen Neuzeit. Ein integraler Ansatz aus humanistischer Sicht*, Berne, Berlin, Bruxelles et al. (Peter Lang) 2005, 430 p. (Freiburger Studien zur Frühen Neuzeit, 10), ISBN 3-03910-828-X, EUR 66,40.

Constate-t-on l'expression de sentiments nationaux en Europe occidentale de manière précoce, dès la Renaissance? La question, on le sait, fait l'objet de débats parmi les historiens, nombreux étant ceux qui ne voient l'émergence du fait national qu'à partir de la période de la Révolution française. Annette Helmchen se rallie à la thèse opposée et pose que l'évolution des siècles ultérieurs n'est compréhensible que si l'on tient compte du phénomène de constitution nationale au XV^e siècle. C'est ce phénomène qu'elle entreprend d'étudier dans trois pays, l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne. La France et l'Angleterre ne sont considérées que très brièvement.

Pour l'auteur, l'un des ressorts essentiels du sentiment national est la xénophobie, l'opposition à d'autres communautés de même nature, la volonté de se distinguer et, pour employer un terme de notre temps, d'«exclure». Le phénomène est résumé dans une formule: »Eingrenzung durch Abgrenzung« (p. 99). En adoptant ce point de vue, l'auteur propose une approche qui insiste sur le patriotisme des humanistes et fait passer au deuxième plan ce qui est fréquemment considéré comme l'un des traits caractéristiques du mouvement: la solidarité entre ces »savants lettrés«, unis au sein de la *Respublica litteraria*, solidarité fondée sur »l'appartenance à ce même monde des découvreurs [...] qui font avancer ensemble cette science multiforme« (R. Mandrou).

La naissance de sentiments d'appartenance nationale furent, selon A. Helmchen, favorisés par des phénomènes politiques et sociaux qui apparurent dès le début de la Renaissance: la création d'États modernes et les conflits de ces États entre eux ou avec l'Église, la mobilité géographique (multiplication des voyages pour études, pèlerinages, ou pour raisons professionnelles), l'invention de l'imprimerie et l'importance croissante prise par les langues vernaculaires au détriment du latin. De ce fait, certains groupes commencèrent à prendre conscience de leur singularité et de ce qui les opposait à d'autres groupes, volontiers ressentis comme menaçants ou concurrents.

La concurrence concernait un point central dans les protonationalismes de la Renaissance: le prestige des peuples apparaissait lié à l'antiquité dont ils pouvaient se prévaloir, d'où, dans toute l'Europe, une »recherche des origines, liée à un désir d'anoblissement par ancienneté« (Claude-Gilbert Dubois). C'est ainsi que s'explique la remarquable fortune que connaît, notamment en Italie et en France, la légende des origines troyennes, rapportée aux Romains ou aux Francs.

Très légitimement, l'étude d'A. Helmchen envisage en premier lieu l'Italie. Car ce pays, à la fin du Moyen Age, n'était pas seulement à l'avant-garde sur le plan économique et culturel: c'est là aussi que se trouvèrent réunies des conditions favorables à l'émergence d'un sentiment national, porté par un groupe réduit de lettrés. Deux faits ont sans doute joué un rôle déclencheur: le souvenir, très présent et exacerbé par l'humanisme, de la gloire de la Rome antique et le sentiment de frustration consécutif à la perte des deux pouvoirs universels (l'Empire était aux mains des Allemands et la papauté était en »captivité babylonienne« en Avignon); ajoutons à cela l'intervention militaire de Charles VIII en 1494, qui allait anéantir le fragile équilibre instauré par le traité de Lodi (1454) et faire passer une partie du pays sous domination étrangère.

L'auteur examine les fondements du sentiment national des humanistes italiens (la diffusion du vernaculaire, le passage d'une historiographie locale à une historiographie nationale) et insiste fortement sur la fonction identificatrice remplie par la diffusion de stéréotypes concernant les peuples rivaux (ceux justement dont les troupes occupaient le sol italien); dans une large mesure, ces stéréotypes furent puisés dans la littérature romaine. Les Allemands, les Français et les Espagnols (mais selon des modalités assez différentes) firent ainsi l'objet de jugements peu flatteurs, qui visaient notamment à conforter les Italiens, fondés à revendiquer l'héritage culturel et politique de Rome, dans leur sentiment de supériorité.

L'hostilité vis-à-vis des Allemands se traduisait particulièrement par l'utilisation systématique du grief de barbarie. Celui-ci subsumait d'ailleurs plusieurs imputations: la grossièreté des comportements, l'inaptitude aux œuvres de l'esprit (notamment aux *bonae litterae* si prisées par les humanistes), la goinfrierie, l'ivrognerie, la brutalité aveugle propre à la soldatesque tudesque (le fameux *furor teutonicus*); l'aspect linguistique n'était pas oublié, puisque la langue allemande, laide et inharmonieuse, passait pour manifester la »barbarie« de ses locuteurs.

Les jugements concernant les Français n'étaient pas plus élogieux. On soulignait volontiers leur saleté et leur immoralité, que l'on mettait volontiers en relation avec le »mal français«, dont on sait qu'il fut diffusé dans toute l'Europe par les troupes de Charles VIII chassées de Naples en 1495. Enfin les Espagnols, victimes de la très fameuse *leyenda negra* passaient pour fanatiques, arrogants et dominateurs.

L'étude d'A. Helmchen confirme un fait déjà maintes fois souligné: le sentiment national des humanistes allemands fut de nature essentiellement réactif et les Italiens (notamment Enea Silvio Piccolomini) jouèrent un rôle considérable dans sa constitution. Les humanistes allemands s'attachèrent à défendre leur patrie contre l'accusation de barbarie. Leur position n'était pas facile: on ne savait que très peu de choses des ancêtres des Allemands et les tentatives de se prévaloir des fameuses origines troyennes n'avaient guère convaincu. Dans ces conditions, deux textes jouèrent un rôle considérable: la »Germanie« de Tacite et les »Antiquitates« publiés par Annius de Viterbe (le Pseudo-Bérose). La description faite de la Germanie par Tacite pouvait confirmer certains stéréotypes, mais les Allemands surent procéder à une réinterprétation et réévaluer certains aspects négligés par les Italiens: au premier plan figure la théorie de l'indigénat des Germains et de leur pureté ethnique, garante de leur excellente morale et de leurs qualités militaires. Quant au »Pseudo-Bérose«, il permit de combiner Tacite et la Bible (deux autorités éminentes) pour glorifier l'antiquité des Allemands, descendants directs de Noé et de ce fait peuple éminemment prestigieux. Un exemple particulièrement intéressant (mais est-il représentatif?) de la conscience nationale des humanistes allemands est le personnage complexe d'Ulrich von Hutten, polémiste habile qui sut renvoyer aux Italiens l'accusation de barbarie et diffuser une image du Germain/Allemand parangon de morale et de vertu militaire. Le XIX^e siècle n'allait pas rester sourd à cette leçon.

A. Helmchen attire l'attention sur l'enracinement de ce discours dans le contexte politique de l'époque: la défense de la dignité de l'Allemagne était aussi une affirmation de la

légitimité des Allemands à détenir l'Empire et une condamnation de l'expansion française vers l'est. Quant à la thèse de l'indigénat, qui garantissait l'origine commune des Allemands, elle était particulièrement précieuse à un moment où progressait la division politique d'un pays, qui n'allait pas tarder (après 1520) à connaître aussi la division religieuse.

Certaines données observables en Allemagne et en Italie apparaissent également en Espagne. Là aussi, le sentiment national fut cimenté par le rejet de l'Autre, de l'étranger. Ce rejet prit d'ailleurs des formes complexes. L'hostilité visa les conseillers »étrangers« de Charles Quint (essentiellement des Franc-Comtois et des Flamands), accusés (vraisemblablement non sans raison) d'accaparer les honneurs et les richesses du pays. En ce sens, la révolte des *Comunidades*, étudiée par l'auteur, possède une dimension »nationale«. Mais l'Espagne se singularise par la place tenue par la religion, ce qui ne saurait surprendre dans un pays qui fut pratiquement pendant tout le Moyen Âge une frontière de chrétienté et qui resta exposé aux attaques des barbaresques musulmans. Cet attachement au catholicisme déboucha sur des réflexes d'exclusion, vis-à-vis des juifs et des morisques, et sur l'obsession de la *limpieza de sangre*. Mais le catholicisme inspira aussi, en Espagne, une conscience messianique, le sentiment d'appartenir à une communauté choisie par Dieu pour protéger la chrétienté contre les hérétiques et les musulmans et pour diffuser la vraie foi auprès des populations récemment découvertes.

L'analyse proposée par A. Helmchen est souvent convaincante, mais la pertinence du discours est fortement hypothéquée par des déficiences parfois assez lourdes. Tout d'abord, certains concepts fondamentaux restent très flous. On ne trouve pas de définition opératoire de l'humanisme, et on reste perplexe lorsque l'on apprend que celui-ci dura jusqu'au XIX^e siècle (p. 69). De même la question de la signification de la »nation« et du »sentiment national« à l'époque de la Renaissance n'est jamais posée de manière claire: on passe des nations médiévales (nations de commerçants, d'étudiants ou nations conciliaires) à la définition de Renan. Dans la mesure où cette question conditionne tout l'ouvrage, le lecteur reste décidément sur sa faim.

D'autre part, l'exactitude de l'information historique laisse à désirer, sans qu'il soit toujours possible de déterminer avec précision si on se trouve face à une erreur factuelle ou si la maladresse de la rédaction est en cause. Quelques exemples (mais on pourrait les multiplier) suffiront. Il faudrait éviter de parler d' »Allemands« pour l'époque de César ou de Tacite (p. 185), mais au contraire signaler cette ambiguïté dans le discours des humanistes. Il n'y eut pas de guerre au XVI^e siècle entre l'Espagne et l'Italie (p. 264), et les Pays-Bas n'étaient en aucune manière une »colonie espagnole« (p. 345). La bataille de Lépante (1571) n'eut pas lieu sous le règne de Charles Quint, et Philippe II ne régnait plus en 1619 (p. 364). Il paraît aussi singulier d'utiliser à propos d'Isidore de Séville la dénomination »der Heilige Sevilla« (p. 316).

On trouve aussi des généralisations abusives et des jugements à l'emporte-pièce, souvent marqués au coin de l'anachronisme. Citons (ici aussi, c'est un exemple parmi beaucoup d'autres) cette phrase (qui concerne la Renaissance): »Kennzeichen der Nation wird die Sprache. Jede Nation hatte ihre spezifische Sprache: Spanisch die Spanier, Französisch die Franzosen, Deutsch die Deutschen« (p. 42–43). On rappellera seulement le résultat du rapport présenté à la Convention par l'abbé Grégoire en 1793: près de la moitié des 26 millions de »Français« ne parlaient pas français. On se demande alors ce que signifie »die lokale Volkssprache« (p. 82)?

Les contradictions pures et simples abondent. On confrontera une déclaration (p. 16): »Nationen gingen aus Konkurrenzkampf, Xenophobie oder Kriegen hervor. Die Gewalt ist demnach der Initiator für den Nationbildungsprozess« à une autre, quelques pages plus loin (p. 42): »Der Gedanke der Nation scheint urtümlich im Wesen des Menschen verankert zu sein. Der Mensch schätzt den Ort und die Umgebung seiner Kindheit, sie sind ihm vertraut und werden hier und dort abgegrenzt.« La contradiction montre d'ailleurs à quel point le concept de nation devient élastique.

Enfin, on formulera une dernière remarque, qui est peut-être de nature à expliquer les observations émises ci-dessus: l'auteur se réfère très peu aux sources et compile largement des ouvrages de référence, parfois assez anciens. Il est ainsi surprenant de constater que la référence principale sur Conrad Celtis soit un ouvrage paru en 1883 (suivi, il est vrai par un ouvrage datant de 1913). Il y a, justement sur Celtis, des travaux récents, d'excellente tenue, qui proposent une approche très nuancée du sentiment national de l'humaniste franconien.

Cette tendance à la compilation oblitère la valeur des analyses et nuit décidément gravement à la valeur scientifique de l'ouvrage. On aurait envie de rappeler ce qui fut (tous les manuels l'enseignent, en tout cas) la devise des humanistes: *Ad fontes!*

Jean SCHILLINGER, Nancy

Guy GUEUDET, L'art de la lettre humaniste. Textes réunis par Francine WILD, Paris (Honoré Champion) 2004, 723 S. (Bibliothèque littéraire de la Renaissance, LX), ISBN 2-7453-1009-7, EUR 129,00.

Bei diesem gewichtigen Band handelt es sich um den (maschinenschriftlichen) Nachlaß des vor bald 20 verstorbenen Literatur- und Renaissanceforschers Guy Gueudet, der als *maitre de conférence* an der Universität Nancy 2 tätig gewesen ist. Das Konvolut von Aufsätzen und Abhandlungen, in fünf Großkapiteln angeordnet, kreist um das Briefwerk des Humanisten Guillaume Budé (1468–1540). Dieser gilt gemeinhin als Prototyp für den neuen Gelehrtentyp des *robin*, der den Humanismus mit dem zielstrebigen Verwaltungshandeln der französischen Monarchie zur Zeit von François I verband. Nach einem kurzen »humanistischen Erweckungserlebnis« trat Budé bekanntlich in königlichen Dienst, zog an den damals noch itineranten Hof, heiratete, zeugte 12 Kinder, baute sich einen Landsitz und halste sich auch noch die Ämter eines *maitre de requêtes* und *prevôt des marchands* auf. Erst 1530 erzielte er mit der Gründung des Collège de France den Erfolg, der allein in den Augen seiner humanistischen Freunde sein Übermaß an *vita activa* rechtfertigen konnte. Was das öffentliche Leben betrifft, so verwirklichte Budé also das exakte Gegenmodell zu seinem, ihm durchaus kritisch begegneten, Freund Erasmus von Rotterdam.

Die mit Originalzeugnissen belegbare Zeit Budés als Briefschreiber ist auf die Jahre zwischen 1516 und 1525 beschränkt. Gueudet wollte seine Forschung zu diesem Briefwerk nach weitausholenden Studien zur Briefrhetorik nochmals auf Budé selbst zurückführen. Diese Schlußteile fehlen, insofern handelt es sich bei dem vorliegenden Nachlaßband um einen Torso. Trotzdem wird man sagen müssen, daß vor allem durch die üppigen Quellen- und Literaturanhänge, darunter viele Verweise auf ungedruckte Traktatliteratur, ein für die Briefforschung wertvolles Ganzes entstanden ist. Für jedes der fünf großen Kapitel gibt einen eigenen Anhang mit den humanistischen Briefausgaben, Brieflehrbüchern (sehr reichhaltig!) und »Références critiques«, i. e. Sekundärliteratur. Eine auf den heutigen Stand gebrachte Bibliographie, separat gedruckt, hätte dem Band gut getan, wird doch eine gelehrte Leistung erst dadurch abschätzbar, daß man sie im Strom der Fachgeschichte abgrenzen kann. Auch eine umfassende Einführung in den Kontext dieser Forschungen und ihren heutige Stand muten sich die Herausgeber nicht zu. Zum akademischen Werdegang von Guy Gueudet fehlt jede Angabe.

Im Jahr 1516 wurde der erste Brief von Guillaume Budé überhaupt gedruckt. Dies geschah parallel zu den Briefausgaben von Erasmus, der mit dieser Art des *going public* eine wahre Woge von Briefbüchern, -anthologien und anschließend auch von Briefstellern ausgelöste. Bereits 1529 druckte Josse Bade in Paris 53 Briefe, die sogenannten »*priores*«. 1522 folgte beim gleichen Drucker die Ausgabe von weiteren 35 lateinischen Stücken und, langfristig noch bedeutsamer, 30 griechischen Briefen Budés, die »*postiores*«. Schon 1531 wurden beide Teile von Bade in fünf lateinischen und einem griechischen »Buch« zusam-